

VIENT DE PARAÎTRE

DES GENRES AUX TEXTES : Essais de sémantique interprétative en littérature de langue anglaise

Françoise CANON-ROGER et Christine CHOLLIER

Artois Presses Université, Collection "Lettres et Civilisations étrangères"

ISBN : 978-2-84832-073-1 - 2008. Broché, 16x24, 368 pages.

<http://www.univ-artois.fr/francais/apu/collections.html>

Introduction

Théologie, droit, histoire, sociologie, psychologie mais aussi sciences de la nature et sciences dures¹, toutes les disciplines, à un moment ou un autre, ont besoin d'interpréter des textes pour dépasser le modèle sémiotique traditionnel de la signification et construire un sens. Dans cette galaxie, les textes dits littéraires ont-ils une spécificité ? Au risque de heurter, la sémantique des textes affirme qu'il n'existe aucune différence de nature entre tous ces types de textes : si différence il y a, elle est liée à des pratiques sociales distinctes². En effet, d'une part, tout texte relève d'un genre et tout genre d'un discours : autrement dit, le genre est ce qui relie un texte à un discours (littéraire, juridique, politique, scientifique, technique, etc.) donc à une pratique sociale. Ce qui sépare un texte juridique d'un texte littéraire est ainsi la pratique sociale dont il dépend et la tradition discursive qui s'y rattache. D'autre part, tout texte résulte d'une interaction normée entre au minimum deux des quatre composantes sémantiques³. C'est, entre autres, le type d'interaction qui distingue un texte d'un autre. La question de l'interprétation – qui ne se confond pas avec celle de la production – pourrait donner lieu à un remembrement des champs disciplinaires qui ont pour objet le texte. Ainsi, la sémantique interprétative propose de faire bénéficier la linguistique des acquis des disciplines anciennes considérées comme complémentaires : philologie, rhétorique, herméneutique.

¹ Bien que travaillant sur des objets, et non des textes et du langage, les sciences de la nature et les sciences dures mettent aussi en œuvre des interprétations.

² Rastier définit le texte ainsi : « un texte est une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée et fixée sur un support quelconque » (*Arts et sciences du texte* 2001, 21).

³ Pour une définition des quatre composantes sémantiques de tout texte, voir plus loin.

I. Sens et interprétation

Plus que jamais, nous avons besoin d'une herméneutique matérielle qui rassemble ce que l'exigence de rationalité positiviste et le romantisme ont divisé en deux cultures opposées, à savoir la Raison (inaccessible aux disciplines littéraires) et l'ineffable (inaccessible à la science). L'impasse dans laquelle nous nous trouvons tient à ce que ni les arts ni les sciences n'ont fondé une théorie de l'interprétation des textes. Les discours critiques qui prônent la valeur spirituelle de la création, le recours au sens commun, la suprématie de l'inconscient, le retour aux humanités soit savent déjà quel sens trouver dans le texte, soit cherchent le sens en dehors du texte, soit encore font fi du signifiant. En conséquence, tel discours tenu sur tel texte est exactement identique à celui tenu sur tel autre texte. Le sens est toujours ailleurs que dans le texte, comme dans l'herméneutique religieuse. En outre, la dimension du texte en tant que pratique sociale à l'origine des normes textuelles n'est jamais prise en compte.

Les approches littéraires critiques traditionnelles se distinguent selon leur objet d'étude : l'auteur, le lecteur, le texte. Parmi celles qui sont centrées sur l'auteur, la critique biographique prétendait expliquer l'écrit par la vie de la personne l'ayant produit. Avec Sainte-Beuve, l'œuvre devint le réceptacle d'éléments purement biographiques. Philippe Lejeune aura eu le mérite de ramener les personnages à des masques et à des rôles dans ses études du genre autobiographique⁴. La critique historique puisait ses explications dans l'entour⁵ (ou contexte non linguistique au sens large) qui, selon elle, était seul à conditionner l'œuvre. Qu'elle fasse du texte le produit d'un milieu, d'une époque, d'une collectivité (Taine) ou des sacro-saintes « intentions de l'auteur » (Lanson), il n'était jamais que le reflet d'une société ou d'un individu. Mais de l'entour, elle négligeait les sémiotiques associées au texte ; de la situation de communication, elle retenait moins la pratique sociale où le texte prend place que toutes les pratiques sociales qu'elle voyait représentées en concurrence les unes avec les autres ; des connaissances encyclopédiques de la société où avait eu lieu la communication et de celles sur cette société, elle sélectionnait celles qu'elle croyait voir reflétées et non celles requises par des instructions textuelles et/ou génériques. Jamais le sociolecte n'était envisagé comme réécriture au sein de lignées. L'œuvre était exclusivement l'expression d'un génie ou de son milieu. Quant à la critique sociologique marxiste, elle effaçait trop les œuvres derrière l'histoire sociale qu'elles étaient censées représenter. Enfin, la critique psychanalytique freudienne voulait éclairer le texte par l'inconscient de la

⁴ Voir parmi l'abondante production de Philippe Lejeune : *L'autobiographie en France* (1971), Paris, Armand Colin, 2003 ; *Le Pacte autobiographique* (1975), Paris, Seuil, 1996 ; *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980 ; *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986 ; *Le Pacte autobiographique. Tome 2. Signes de vie*, Paris, Seuil, 2005.

⁵ Le terme d'entour est emprunté à Brunetière par A. Compagnon et F. Rastier.

personne l'ayant écrit mais réduisait l'interprétation à un nombre limité de codages symboliques. On le voit, l'Émetteur était un sujet, non une place occupée par un acteur ; et l'entour servait à régler le sens du texte au lieu de tenir lieu d'interprétant extérieur requis par instructions textuelles et/ou génériques : le sens du texte était conditionné par ses pôles extrinsèques. Cette pratique interprétative avait souvent pour conséquence de construire le même sens pour tous les textes : quel auteur masculin n'a-t-il pas transposé dans son œuvre son complexe d'Œdipe ? Ainsi, le texte était gagé sur une ontologie du monde (la critique mordant sur le terrain de la philosophie en se préoccupant du problème de la référence) ou une ontologie des représentations (ici, de l'émetteur).

Dans son avant-propos à la réédition de *Vers l'inconscient du texte* (1995), Jean Bellemin-Noël avoue qu'attribuer un inconscient au texte relevait dans les années 1970 d'une volonté de provoquer. L'expression, reconnaît-il, glissa naturellement vers celle de « travail inconscient du texte » et l'interprète finit « par circonscrire l'opération textanalytique elle-même à observer (et pour le critique à faire partager) ce qui se passe à l'intérieur de la relation entre le lecteur et le texte » (viii). Cette incuriosité radicale et déclarée à l'égard de l'auteur néglige l'un des pôles du système triangulaire auteur-texte-lecteur, alors réécrit : texte-critique-lecteur, où la dernière place est celle, non seulement du lecteur du texte, mais aussi du lecteur du critique. Pour intéressante qu'elle soit – tout critique de texte est, par contrainte historique, lecteur des autres critiques mais aussi susceptible d'être lu – cette redistribution occulte le producteur du texte par un déni qui attire au contraire l'attention sur la transformation du critique en psychanalyste (69), celle du texte en rêve (« Tout le texte est rêve » 68) et, partant, malgré le déni, celle du lecteur en analysand.

Parmi les critiques centrées sur le lecteur, la sociologie de la lecture, comme son nom l'indique, s'intéresse davantage aux facteurs sociaux qui expliquent la consommation de tel livre qu'à l'interprétation d'un texte relevant de tel genre, lui-même issu de telle pratique sociale. La lecture étudiée peut être ici factuelle (gagée sur l'ontologie), identifico-émotionnelle, ou analytico-synthétique. Les trois types de lecture sont renvoyés à des structures sociales et idéologiques qu'on devine avant même d'avoir lu les résultats des enquêtes. L'esthétique de la réception recouvre des orientations bien différentes. Selon le type de relations qu'elle envisage entre le texte et le lecteur, elle explore soit la façon dont le texte oriente le lecteur dans son interprétation ; soit la façon dont il reçoit le texte ; soit l'interaction entre les deux (comment le lecteur lit le texte et y attribue sens et valeur). La reconstitution de l'horizon d'attente du premier public qu'elle prône (les normes du genre, les relations de ce texte avec d'autres, déjà lus, de la même période ou antérieurs, l'opposition fiction/réalité ou fonction poétique/fonction pratique du langage) n'est pas étrangère à l'intérêt de la sémantique des textes pour l'entour et son évolution. L'analyse de la réception de l'œuvre par ses contemporains ouvre la lignée des interprétations à laquelle tout nouvel

herméneute se réfère. Le souci de replacer l'œuvre dans la « série littéraire » dont elle fait partie est d'une grande utilité pour l'attention à l'entour sémiotique de cette œuvre et aux déterminations qu'elle peut recevoir en étant plongée dans un corpus, selon la formule de F. Rastier. Enfin, la préoccupation de la réception pour la fonction sociale de la création littéraire peut éclairer les pratiques sociales dans lesquelles prennent place les différents types de discours, dont le discours littéraire.

Les études du récepteur ont donné lieu à une abondance de concepts qui sont restés relativement peu opératoires pour l'analyse des textes. Wolfgang Iser a essayé de transcender les limites du *superreader* de Riffaterre, de *l'informed reader* de Stanley Fish, de *l'abstract reader* de J. Lintvelt, et de *l'intended reader* de Erwin Wolff⁶. Distinct du lecteur réel, qui laisse des traces par ses commentaires quelle que soit son époque, mais aussi du lecteur contemporain de la première publication, lequel est souvent reconstruit par connaissance de l'histoire sociale, son « lecteur implicite » est construit par identification des rôles qui lui sont assignés par instructions textuelles. Dès 1986, Michel Picard se propose dans *La Lecture comme jeu* d'analyser la réception concrète des textes littéraires. Son objet d'étude est non l'un des nombreux lecteurs théoriques mais le lecteur réel dont il propose un modèle de tripartition du lecteur réel en trois instances : le liseur, instance qu'il situe du côté du Réel puisqu'elle vit son activité de manière quasi-physiologique en maintenant par ses perceptions une relation entre le monde et l'illusion ; le lectant, part intellectuelle du lecteur, du côté du Symbolique ; le lu, régressif, passif, halluciné qui succombe à l'illusion, côté Imaginaire⁷. Enfin, reconnaissons à M. Picard le mérite d'avoir insisté sur la fonction ludique de la lecture, parallèle à la fonction ludique de la fiction dont J.-M. Schaeffer dit par ailleurs qu'elle inhibe globalement les références locales non fictives que la littérature peut recéler (*Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* 100).

⁶ Le superlecteur – ou architecteur – de Riffaterre est une somme de toutes les compétences des lecteurs réels : sa construction (fictive, bien sûre) concentre tous les sens produits sur un texte. Dans le cas de l'étude des « Chats » de Baudelaire, il comprend : Baudelaire lui-même, tous les interprètes du poème parmi lesquels Jakobson et Lévi-Strauss (on se permettra d'ajouter le rival : Gilbert Durand pour son article intitulé « Les Chats, les rats et les structuralistes »), un dictionnaire, des notes et des interprétants, etc. « Describing Poetic Structures: Two Approaches to Baudelaire's 'Les Chats' » (1966), in J. Tompkins (ed.), *Reader-Response Criticism : From Formalism to Post-Structuralism*. Baltimore : John Hopkins UP, 1980. Le lecteur informé est un lecteur érudit qui tient compte non seulement de l'évolution du sens qu'il donne au texte mais aussi de la transformation de sa conscience par le texte. Quant au lecteur inscrit, c'est l'idée du lecteur que l'auteur avait à l'esprit, c'est-à-dire davantage un groupe social qu'on ne peut que reconstruire par indices textuels et péri-textuels, à moins de supposer son existence a priori.

⁷ Ces trois instances s'équilibrent quand l'une d'entre elles menace de devenir hégémonique, ce qui permet d'éviter la lecture hallucinatoire – signe de la toute-puissance du lu – ou la lecture idéologique – signe de la victoire d'un Surmoi qui empêche le développement d'affects. *La Lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986, p. 40. Du même auteur : *Lire le temps*, Paris, Minuit, 1989. « Lecture de la perversion et perversion de la lecture ». *Comment la littérature agit-elle ?*, Paris, Klincksieck, 1994. 163-205. *La Littérature et la mort*, Paris, PUF, 1995.

Il convient aussi d'accorder à ce qu'on appelle désormais « reader-response criticism » l'avantage d'avoir attiré l'attention sur le récepteur⁸, pôle du schéma de la communication souvent oublié, bien que le bon sens dicte au critique de ne pas se prendre pour le producteur du texte. Bien sûr, multiplier les concepts, fussent-ils du récepteur, ne sert qu'à obscurcir le paysage et se concentrer sur ce seul lecteur et ses rôles revient à oublier les autres pôles. Rastier propose de ne négliger aucun de ces pôles *a priori* et de recourir au terme de foyer interprétatif, qui recouvre les rôles assignés à l'interprète représenté, comme celui de foyer énonciatif résume les rôles attribués à l'énonciation représentée. Cela pour éviter le piège de l'ontologie.

Bien que s'opposant aux critiques ayant l'auteur pour objet, les critiques centrées sur le texte n'ont pas évité tous les écueils. Les critiques thématiques se sont heurtées au problème de la définition du « thème »⁹ qui est restée largement intuitive. Ainsi, le thème est-il devenu soit une catégorie transcendante pour une approche philosophique anthropologique, soit la relation du sujet au monde sensible (Bachelard), c'est-à-dire la cause du langage, alors que cette relation est toujours déjà médiatisée par la langue. La critique thématique de Bachelard s'est attachée aux représentations imaginaires non inconscientes « universelles » : d'une part, sa phénoménologie de la conscience n'a, par définition, pas échappé à l'ontologie ; d'autre part, elle ne s'est pas appuyée sur l'étude sémantique du contexte linguistique pour contenir l'étoilement de la rêverie. Les études de Jean-Pierre Richard, qui rendent compte de ce que nous appellerions des isotopies spécifiques, se tournent vers la phénoménologie existentielle pour définir ainsi le thème : « un principe concret d'organisation, un schème ou objet fixe autour duquel aurait tendance à se constituer un monde » (*L'Univers imaginaire de Stéphane Mallarmé*, Paris, Seuil, 1961, p. 24). Sur le défi que pose l'analyse thématique, plusieurs remarques s'imposent. Premièrement, un thème peut ne pas bénéficier d'une lexicalisation privilégiée. Pour preuve, le travail thématique que Rastier effectue dans *L'Assommoir* sur la récurrence d'une molécule sémique composée des traits /chaud/ /jaune/ /visqueux/ et /néfaste/ (*Sens et Textualité* II, 2). Ou encore, le thème de l'ennui dans *Madame Bovary*, peu lexicalisé comme tel dans le roman, qui se manifeste par 'araignée', 'dimanche', 'monotone' ou encore la récurrence des traits : /privation/ (ou /inactivité/) /itératif/ /imperfectif/ (*Arts et sciences du texte* 200-201). Un lexème peut ne lexicaliser aucun thème mais il peut en lexicaliser

⁸ La théoricienne américaine de la « reader-response criticism » est Louise Rosenblatt, auteur, entre autres, de *The Reader, the Text, the Poem : The Transactional Theory of the Literary Work*, Carbondale, Southern Illinois UP, 1978.

⁹ Rastier cite le relevé effectué par Trousson : « point de rencontre d'un esprit créateur et d'une matière littéraire ou simplement humaine » (Cl. Pichois et A-M Rousseau) ; « un événement ou une situation infantiles » (J.-P. Weber) ; « réseau organisé d'obsessions » (Barthes) ; « le thème [...] n'est rien d'autre que la coloration affective de toute expérience humaine » et « [il] exprime la relation d'un sujet au monde sensible » (Dobrovsky). *Arts et sciences du texte*, p. 190, n. 1.

plusieurs. En conclusion, le thème est une construction, pas une donnée. Par conséquent, l'analyse thématique ne peut se limiter au lexème. Elle doit guider l'analyse lexicale et interpréter ses résultats, non l'inverse. Deuxièmement, les thèmes dépendent des genres. Ainsi, les thèmes de l'essai ne sont pas les mêmes que ceux du roman : en poésie, « l'amour » n'a ni la même molécule sémique, ni les mêmes lexicalisations, ni les mêmes antonymes que dans le roman (*Arts et sciences du texte* 206). On en conclura que l'incidence du genre sur la composante thématique doit être prise en compte.

D'anonyme, faussement explicatif et instaurateur, le mythe est devenu dans les lignées de réécritures signé, idiolectal et fictif. Les critiques mythologiques ont été obligées d'étudier moins ses fonctions d'universalité, d'orientation temporelle et d'exploration ontologique¹⁰ (Ricoeur) que ses transformations au fil des réécritures. Gilbert Durand en a tenté une définition sémantique (« Faux discours, le mythe est un essaim sémantique ordonné par des structures cycliques »¹¹). En fait, il identifie « un mythe à partir d'un jeu de mythèmes lorsqu'un certain *quorum* de mythèmes est statistiquement atteint »¹². Définissant le *mythème* comme « la plus petite unité de discours mythiquement significative », il propose de repérer dans la synchronicité structurale du récit, dans sa diachronicité littéraire, et sa temporalité chronologique, ces *atomes* mythiques structuraux, archétypiques ou schématiques que sont les mythèmes. Or leur contenu peut être indifféremment un motif, un thème, un décor mythique, un emblème, une situation dramatique, ce qui ne contribue pas à éclaircir les choses ou à les identifier. Une clarification par composante sémantique (par exemple, thématique vs dialectique, c'est-à-dire narrative) s'imposait. L'analyse des *topoi* et de leurs transformations dans une optique sémantique n'en est pas très éloignée.

Pour le post-structuralisme barthésien, le texte est l'anagramme du corps érotique, ce qui peut être vrai des textes écrits par des auteurs ayant développé ces théories mais reste difficilement applicable à tous les textes, même littéraires. Pour d'autres post-structuralistes, le texte est une allégorie de l'Écriture mais là aussi, cette interprétation ne peut pas servir de concept théorique permettant d'aborder tous les textes. Quant aux premières théories de l'intertexte, elles ont cherché à rapprocher un texte d'un autre, ou un auteur d'un autre, soit par l'interprétant interne (citation, allusion, référence, parodie avouée, pastiche évident), soit par l'interprétant externe (le sentiment de familiarité éprouvé par le lecteur). Or, même si la création *ex-nihilo* n'existe pas, l'impasse faite sur le genre vouait ces recherches intertextuelles, pourtant essentielles, à l'essoufflement. Quant à la déconstruction, qui a fait plus d'émules dans les départements de littérature des universités nord-américaines que

¹⁰ Paul Ricoeur, *Finitude et culpabilité, La symbolique du mal, II*, Paris, Aubier-Montaigne, 1960, p. 13.

¹¹ *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris (1969), Dunod, 1992, p. 431.

¹² Gilbert Durand, *Figures mythiques et visages de l'oeuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Berg (1979), Paris, Dunod, 1992, p. 344.

dans les universités françaises, elle fait dériver le signifiant sans construire le sens grâce au contexte et on ne peut s'empêcher de se demander si ses analyses résisteraient à l'épreuve – terrible pour l'objectivation du sens – de la traduction. Néanmoins, son attention aux contextes, aux situations et à l'écrit a été éclipsée par une caricature axée sur la dérive antinomialiste du signifiant. La connaissance préalable des interprétations antérieures et de leurs oppositions constitue une contrainte historique incontournable que la sémantique des textes partage avec la démarche déconstructiviste. En revanche, cette dernière cherche à alimenter à l'infini la chaîne des interprétations pour décider de l'indécidabilité d'un sens plutôt qu'à évaluer la plausibilité des parcours. Et sa mise en cause de la frontière existant entre philosophie et littérature a pour conséquence la délégitimation des différences entre pratiques discursives, partant celle des différences entre genres, symptôme d'une Modernité prônant la transgression des limites, l'impureté ou le métissage.

Toujours aux Etats-Unis, mais aussi ailleurs, les *gender studies*¹³ peuvent être créditées du mérite de faire rentrer dans le canon des textes ignorés jusque-là. Mais les lectures caricaturales font douter de leur capacité à faire émerger la spécificité des textes. Elles s'intéressent aux textes littéraires au même titre que les représentations des minorités dans les domaines du droit, de la politique ou des relations internationales. La littérature est alors un lieu de représentations comme un autre : la spécificité du texte littéraire au sein d'une lignée générique et d'un discours lié à une pratique sociale a tendance à disparaître au profit d'une ontologie fondée sur le modèle sémiotique tronqué (signifiant sans signifié/référent).

Les *postcolonial studies* et *cultural studies* sont susceptibles de nous éclairer sur la situation historique et culturelle où ont pris place le texte, l'émetteur et le récepteur, ainsi que leurs relations. Mais elles tombent dans l'ontologie aux dépens de la spécificité du texte. Directement influencées par les travaux d'Edward Said sur la construction culturelle de l'Orient par l'Occident (*Orientalism*, 1978), ou ceux d'Homi Bhabba¹⁴, les *postcolonial studies* ont parfois du mal à définir leur objet. La consultation de certains de leur sites, même universitaires, ne manque pas d'étonner quand on y trouve des listes, non seulement de théoriciens, mais aussi d'auteurs dignes de figurer dans cette catégorie ad-hoc¹⁵. Le canon

¹³ Les ouvrages de référence dans ce domaine sont : Sandra M. Gilbert and Susan Gubar, *Madwoman in the Attic : The Woman Writer and the Nineteenth-Century Imagination*, New Haven, Yale UP, 1979 ; Toril Moi, *Sexual/Textual Politics : Feminist Literary Theory*, New York, Methuen, 1985 ; Elaine Showalter, *A Literature of Their Own : British Women Novelists from Brontë to Lessing*, Princeton : Princeton UP, 1977 ; *The New Feminist Criticism : Essays on Women, Literature, Theory*, New York, Pantheon, 1985.

¹⁴ Voir : *Nation and Narration*, New York, Routledge, 1990 et *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994. Ajoutons de Franz Fanon, *The Wretched of the Earth* (1961), Trans. Constance Farrington. New York, Grove, 1963.

¹⁵ Voici un échantillon de questions posées : « Should the writer use a colonial language to reach a wider audience or return to a native language more relevant to groups in the postcolony? Which

proposé n'inclut pas d'écrivains irlandais, sans doute en raison de leur langue d'écriture, l'*Hiberno-English*, difficile à classer : s'agit-il d'un *colonial language* ou d'un *non-colonial language* ? Quels critères différencient les langues dites coloniales des langues dites non coloniales ? Des critères autres que linguistiques, certes, mais lesquels ? Nous leur adressons pour conclure la même critique qu'aux *gender studies* : elles étudient les textes littéraires en y cherchant le même type de représentation que dans les textes relevant d'autres discours. Ainsi, il est significatif que la revue *Postcolonial Studies* se targue d'être répertoriée par des revues ou bases de données en anthropologie, histoire, science politique, sociologie, *planning* et développement : malgré une allusion à la facette « textuelle » de la « rencontre coloniale », rien n'apparaît sur la spécificité des textes et pratiques littéraires.

Ces théories ne doivent pas être ignorées, même si elles ne sont pas définitives de la textualité. Leurs limites ne vouent pas toute théorie au néant. Elles peuvent parfaitement être repensées et mariées à la sémantique interprétative à condition de faire intervenir l'historique, le culturel, le social et l'idiolectal en fonction des instructions textuelles : « Le pari d'une sémantique des textes ne consiste pas à nier l'incidence de ces pôles en misant sur une sorte de solipsisme linguistique, mais à régler le recours de ces pôles en fonction du sens textuel » (Rastier, *Arts et Sciences du texte* 17). La mise en œuvre d'afférences socialement normées, si importantes dans la construction du sens, constitue l'une des manières qu'a l'interprète de convoquer l'histoire et la culture. Quant à l'individualité du style, elle se manifeste dans les afférences idiolectales et les transformations de *topoï*, plus que dans une intériorité personnelle ou dans une subjectivité désirante. Réaffirmons qu'une bonne hypothèse tient compte de la récurrence de traits dans un fragment de texte ; de données sur le texte (établissement, genre, date, titre, etc.) ; de données sur son contexte social et historique, à commencer par l'auteur (Rastier, *Sémantique interprétative* 108).

L'impasse dans laquelle, de notre point de vue, se trouvent actuellement les études littéraires peut donner envie de se replier sur le bon sens (« le sens commun » selon Antoine Compagnon). Ce serait aggraver la situation que de se rabattre sur le discours des Belles Lettres, hérité du romantisme, et surtout abandonner le domaine de la recherche scientifique

writers should be included in the postcolonial canon? How can texts in translation from non-colonial languages enrich our understanding of postcolonial issues? Has the preponderance of the postcolonial novel led to a neglect of other genres? ». Et la liste d'auteurs reconnus comme relevant des *postcolonial studies* : « Chinua Achebe, Ama Ata Aidoo, Peter Abrahams, Ayi Kwei Armah, Aime Césaire, John Pepper Clark, Michelle Cliff, Jill Ker Conway, Tsitsi Dangarembga, Anita Desai, Assia Djebar, Marguerite Duras, Buchi Emecheta, Nuruddin Farah, Amitav Ghosh, Nadine Gordimer, Bessie Head, Merle Hodge, C.L.R. James, Ben Jelloun, Farida Karodia, Jamaica Kincaid, Hanif Kureishi, George Lamming, Dambudzo Marechera, Rohinton Mistry, Ezekiel Mphahlele, V. S. Naipaul, Taslima Nasrin, Ngugi Wa Thiong'o, Flora Nwapa, Grace Ogot, Molara Ogundipe-Leslie, Gabriel Okara, Ben Okri, Michael Ondaatje, Arundhati Roy, Salman Rushdie, Simone Schwarz-Bart, Allan Sealy, Shyam

aux seules sciences dites « exactes ». Si les études littéraires ont une place à l'Université – ce que nous réaffirmons – elles doivent pouvoir transmettre des résultats et des méthodes, pas seulement des intuitions et des sentiments. Cette transmission suppose une objectivation des approches s'inscrivant dans une tradition herméneutique. La théorisation n'est donc pas superflue mais au contraire un critère d'évaluation de la démarche scientifique. S'il est certain que les sciences de la culture ne peuvent pas prétendre au même type d'objectivité que les sciences « dures », il faut néanmoins prendre le terme de « démarche scientifique » au sens de plausibilité du parcours interprétatif.

De l'autre côté du paysage disciplinaire, les différentes linguistiques réduisent le texte à un ensemble de phrases et transposent au texte le modèle de la grammaire de la phrase. Pour les structuralistes, l'interprétation se fait dans la clôture du texte et le sens est donc immanent au seul texte. Or un texte ne contient pas tout ce qui est nécessaire pour l'interpréter. Il lui faut, entre autres, une pratique d'interprétation, qui est une pratique sociale. Par conséquent, la clôture du texte n'est que l'envers de la démarche qui ne se sert du texte que comme prétexte.

L'approche linguistique des textes littéraires a longtemps été l'apanage exclusif de la stylistique. Mais le statut de cette discipline demeure imprécis et son unique objet demeure le texte littéraire en dépit de sa difficulté à définir une hypothétique littérarité de manière convaincante. Par ailleurs, l'intérêt de la linguistique pour les textes n'a cessé de se développer depuis les années 1960 avec les grammaires du texte des chercheurs allemands autour de van Dijk et des linguistiques textuelles. Malheureusement, le cadre théorique dans lequel les textes sont abordés n'est le plus souvent qu'une transposition de celui qui a cours pour la linguistique de la phrase hérité de Platon et d'Aristote. Liée à la logique, cette approche se donne comme limite supérieure la phrase en tant que proposition.¹⁶ Les textes sont donc définis comme des suites de phrases selon le principe de compositionnalité. Harris fut le premier à remarquer que la description grammaticale traditionnelle avait pour limite supérieure la phrase. Mais lui-même ramène le texte à la phrase et fonde les similitudes de sens sur le parallélisme des structures syntaxiques. On ne peut pas ne pas noter la parenté de cette démarche avec celle qui est aujourd'hui préconisée par Mel'cuk dans le domaine du rapport Sens-Texte. Mais ce qui est considéré comme texte est une famille de phrases.¹⁷ Toutes ces pratiques présupposent une homologie entre organisation linguistique de la

Selvadurai, Leopold Senghor, Vikram Seth, Bapsi Sidhwa, Wole Soyinka, Sara Suleri, M.G.Vassanji, Derek Walcott, etc. »

¹⁶ Pour mesurer néanmoins le chemin parcouru, comparer l'entrée « Texte » dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, 1972, rédigée par Tzvetan Todorov, avec celle qui, dans le *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, 1995 est signée Jean-Marie Schaeffer.

phrase et organisation du texte qui ne tient pas. En effet, le texte n'a pas de définition morphosyntaxique. Ainsi, les grammaires textuelles proposées dans le cadre de la TGG (Grammaire Générative Transformationnelle) par exemple, se risquent à dire ce que serait une phrase bien formée mais ne disent pas ce que serait un texte bien formé. Le système fonctionnel d'une langue est le plus contraignant au niveau de la phrase alors que ce sont d'autres normes qui régissent les textes.

Les conséquences de cette absence de caractérisation des textes en dehors de toute référence à la phrase sont nombreuses. D'une part, le texte en tant qu'addition de phrases est abordé selon sa valeur référentielle en termes de représentation. D'autre part, ces approches privilégient l'angle de la génération et non pas celle de la réception des textes. Le point de vue est génératif et universaliste : le modèle formalisé vaudrait pour la production de tout texte en toute langue. C'est donner la primauté absolue au système fonctionnel de la langue sur d'autres normes qui relèvent exclusivement de la dimension textuelle comme les normes de genre et sur des déterminations d'ordre contextuel. On peut formuler le même type de critique à l'encontre de la sémiotique greimassienne essentiellement générative et fondée sur une sémantique universelle. Le carré sémiotique représente les structures *a priori* de production de la signification et le concept de texte est alors dissous.

Ce sont les recherches en psychologie cognitive qui ont mis en doute le bien-fondé de l'approche générative en abordant le texte du point de vue de la réception. En revanche, leur influence n'est pas positive dans la mesure où elles encouragent le mentalisme. Ces travaux s'intéressent à la représentation mentale des récits plutôt qu'à leur statut verbal. Or la plupart des théories linguistiques contemporaines postulent un niveau conceptuel indépendant des langues. C'est le cas du modèle de Greimas dans lequel le niveau linguistique est considéré comme « une variable de surface ».¹⁷ C'est aussi l'une des caractéristiques de la théorie énonciative de Culioli qui repose sur les concepts de notion et d'opération.¹⁸ Ce dispositif présuppose l'existence d'un sujet transcendantal qui se manifesterait dans le texte par son énonciation. Les travaux effectués dans ce cadre sur des textes littéraires²⁰ consistent le plus souvent à repérer les marques de subjectivité dans les textes, à identifier les origines énonciatives et à traiter les énoncés en termes de représentation. Dans un texte de fiction qui repose sur l'impression référentielle, cela revient à analyser l'illusion. Quand il s'agit d'aborder un poème, il est très rare que l'analyste distingue l'énonciation représentée de celle de l'énonciateur réel. Le statut de la notion est

¹⁷ Voir C. Fuchs et P. Le Goffic, *les Linguistiques contemporaines*, Paris, Hachette, 2002, pp. 105-111.

¹⁸ Rastier, *Arts et sciences du texte*, p. 32.

¹⁹ Pour une critique de ce dispositif théorique, voir F. Rastier, « Parcours de production et d'interprétation – pour une conception unifiée dans une sémiotique de l'action » in *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*, Ophrys, 2003, pp. 221-242 .

²⁰ Voir, par exemple, *Littérature/linguistique. Lectures croisées*, Cahiers Charles V, 2003.

particulièrement problématique comme en témoigne la même définition toujours citée, dans le *Lexique de linguistique énonciative*²¹ par exemple : « Les notions, de leur côté, sont des systèmes de représentation complexes de propriétés physico-culturelles, c'est à dire des propriétés d'objets issues de manipulations nécessairement prises à l'intérieur de cultures et, de ce point de vue, parler de notion c'est parler de problèmes qui sont du ressort de disciplines qui ne peuvent pas être ramenées uniquement à la linguistique ». La notion relèverait donc en partie de la représentation mentale liée à la valeur référentielle, en partie du domaine linguistique. Les analyses de texte fondées sur l'élaboration notionnelle souffrent de la même ambiguïté. Les opérations sont elles aussi postulées à un niveau qui n'est pas accessible à l'observation. Elles seraient cependant à l'origine des textes : « Dans cette optique, les combinaisons de morphèmes grammaticaux et lexicaux que sont les textes seront traitées comme des agencements de marqueurs, c'est à dire comme les représentants, les traces « visibles » des opérations sous-jacentes à l'activité de langage »²². Selon ce principe, et dans le meilleur des cas, les analyses de textes consistent à relever les occurrences de certains marqueurs/morphèmes et à évaluer leur valeur en contexte en fonction d'un invariant. En réalité, rien ne prédispose cette théorie à l'approche des textes en dépit de la rupture prometteuse qu'annonçait le passage du cadre de la phrase à celui de l'énoncé.

Si aujourd'hui il semble que la dimension sémantique soit réintégrée au paradigme linguistique, néanmoins la tripartition syntaxe, sémantique, logique ne fait toujours pas la part belle au signifié. Cerné par le concept et par le référent, son statut purement verbal ne lui a pourtant pas permis de s'imposer en dépit de l'héritage de Saussure.

Parmi les approches du texte dans une perspective linguistique, il faut retenir aujourd'hui surtout l'Analyse du Discours. Elle occupe presque la totalité du champ et englobe l'énonciation au sens large. Michel Arrivé, dans un article qui saluait la publication du *Dictionnaire d'analyse du discours*²³, la définit comme « une discipline carrefour » mais déplore cependant « l'inévitable effet de patchwork » du dictionnaire.

L'école française d'analyse du discours désigne le courant dominant dans ce domaine dans les années 60-70. Le noyau de ces recherches a été l'étude du discours politique menée par des linguistes et des historiens avec une méthodologie qui associait la linguistique structurale et une « théorie de l'idéologie » issue de Marx, d'Althusser et de

²¹ M-L. Groussier, C. Rivière, *Les mots de la linguistique. Lexique de linguistique énonciative*, Ophrys, 1996.

²² Éric Gilbert, « La théorie des Opérations Énonciatives d'Antoine Culioli » in *Les Théories de la grammaire en France*, Hachette, 1993, p. 64.

²³ P. Charaudeau et D. Maingueneau eds., *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, Seuil, 2002. M. Arrivé, *Le Monde*, mars 2002.

Lacan. Il s'agissait de penser l'articulation entre l'idéologique et le linguistique²⁴. Aujourd'hui, l'appellation « analyse du discours » réunit un très grand nombre d'approches différentes. Sans entrer dans le détail, on peut retenir des orientations principales, plus ou moins exclusives selon les approches, mais il semble que, depuis le début des années 80, ce soit la pragmatique qui tende à englober les autres points de vues. On peut définir la pragmatique comme la discipline qui s'intéresse aux relations des signes avec leurs utilisateurs, à leur emploi et à leur effet. Elle exclut de ce fait toute étude immanente du texte et ne retient que les analyses en contexte. Mais on peut justement lui faire le reproche de favoriser la situation et de négliger le texte. Là encore, pour une bonne part, le sens est recherché ailleurs que dans le texte. Car l'Analyse du discours fait une distinction entre le texte comme produit de l'énonciation et le discours, « objet de connaissance de l'Analyse du discours, qui désigne l'ensemble des textes considérés en relation avec leurs conditions historiques (sociales, idéologiques) de production »²⁵. Si l'on fait de ces conditions de production des déterminations causales, alors le sens du texte est ailleurs, dans des déterminations psychologiques et sociologiques, c'est-à-dire dans l'énonciation dont il porte la trace et dans les causes sociales qui lui sont extérieures²⁶. Cette distinction texte / discours fondée sur l'opposition entre objet empirique et objet de connaissance fait du texte non pas une fin en soi mais un instrument de mesure, un recueil de symptômes. Le but n'est pas l'interprétation du texte mais le discours comme indice de position de classe. C'est la perspective générative qui est privilégiée et c'est avec cette caution qu'ont pu se développer les *cultural studies*, *colonial studies* et *gender studies*, abordées plus haut. La perspective de la sémantique interprétative est différente. Ce sont les genres textuels qui règlent le rapport des textes au social. Le genre est la contrainte la plus forte²⁷ selon le principe qui veut que le global détermine le local. Le but est l'interprétation du texte en mettant en œuvre une théorie qui inclut les normes sociales à l'analyse sémantique. C'est en particulier le rôle de la théorie des afférences²⁸. Il faut souligner cependant que l'importance du genre dans la production et l'interprétation des textes est maintenant le plus souvent prise en compte par les autres courants de l'Analyse du discours comme en témoigne cet extrait de l'entrée 'texte' du *Dictionnaire d'Analyse du discours* signée Jean-Michel Adam²⁹ : « Le texte s'est avéré être une unité trop complexe pour être enfermé dans des typologies et pour que la seule cohésion ou cohérence linguistique puisse rendre compte de ce qui fait son unité. S'il existe des règles de bonne formation, ces règles sont certainement relatives aux genres de

²⁴ Voir G-E. Sarfati, *Éléments d'analyse du discours*, Nathan, 128, chapitre 5.

²⁵ Ibid., p. 16.

²⁶ Voir F. Rastier, *Arts et sciences du texte*, pp. 245-246.

²⁷ Voir Muller et Brunet, « La statistique résout-elle les problèmes d'attribution ? », *Strumenti critici*, n. s., III (3), 1988, pp. 367-387.

²⁸ Voir F. Rastier, *Sémantique interprétative*, PUF, 1987.

discours, c'est-à-dire à des pratiques sociodiscursivement réglées. » Certes, alors pourquoi ne pas persévérer dans la volonté d'établir une typologie fondée sur les genres, précisément ?

Mais bien d'autres objets d'étude sont regroupés dans l'Analyse du Discours : l'énonciation en grammaire du texte³⁰ ; la multiplicité des discours : polyphonie et intertextualité ; les échanges verbaux dans la perspective des actes de langage et de l'étude des inférences ; tout ce qui relève de l'implicite ; l'étude de la cohésion, cohérence, et connexité qui concerne la coréférence, la cohésion transphrastique, les connecteurs et l'argumentation.

Tout comme les approches littéraires, les analyses linguistiques se caractérisent aujourd'hui par le morcellement et le flou de leurs frontières. De plus, certaines souffrent des mêmes défauts que les approches littéraires déjà évoquées : le sens du texte est ailleurs ; le texte est morcelé en unités plus petites puis reconstruit. Ces linguistiques textuelles sont inadéquates car elles ne disposent pas d'une théorie sémantique adéquate. La tradition logico-grammaticale dans laquelle elles s'inscrivent ne leur permet pas d'élaborer une théorie de l'interprétation des textes. Seule une approche qui allie l'héritage des disciplines du texte à une théorie sémantique peut permettre d'aborder les textes dans toute leur diversité.

II. Projet

Le projet porté par *Des genres aux textes. Essais de sémantique interprétative en littérature de langue anglaise* propose « un parcours interprétatif » de certains « passages » en relation avec leur « genre ». Pour l'expliquer, il est nécessaire de revenir sur les notions de « parcours interprétatif », de « passage », de « genre », et de s'interroger sur les relations entre passage et genre (local et global).

a) Qu'est-ce qu'un « parcours interprétatif » ?

Nous souhaitons offrir sur un certain nombre de « passages » une « lecture intéressante » selon la définition donnée par Rastier (*Arts et sciences du texte* 128). Une « lecture intéressante » obéit à quatre contraintes :

- la contrainte critique qui consiste à expliciter la méthodologie et à s'adapter aux conventions du genre ;

²⁹ Op. cit., p. 571

³⁰ D'après le titre de l'ouvrage de M. Perret, Nathan, 128, 1994.

- la contrainte herméneutique qui consiste à construire quelque chose d'inaperçu, à enrichir les parcours interprétatifs antérieurs, à ménager la place de ce qui n'a pas été encore vu ;
- la contrainte historique qui consiste à récuser ou à intégrer d'autres lectures, c'est-à-dire à modifier l'interprétation ;
- la contrainte éthique qui transforme le simple besoin de comprendre en désir d'interpréter.

Ces lectures s'appuient sur un « parcours interprétatif ». Contrairement à ce qu'a pu affirmer le structuralisme à un moment donné, le sens d'un texte ne lui est pas immanent : un texte ne contient pas tout ce qui est nécessaire pour l'interpréter. Il lui faut, entre autres, une pratique d'interprétation, qui est une pratique sociale réunissant, outre le texte, un interprète, des objectifs et des conditions d'interprétation. Le sens se construit donc. De plus, comme le montre la suite des commentaires dans laquelle s'inscrit chaque nouvel interprète, la modification de l'entour (situation extra-linguistique) crée de nouvelles situations de communication qui permettent de nouvelles interprétations. Si, pour l'herméneutique philosophique, le sens n'est pas découvert mais retrouvé (découlant de l'herméneutique religieuse, comme l'a montré Paul Ricoeur, elle sait toujours quel sens chercher), la sémantique interprétative cherche à définir les conditions linguistiques de l'interprétation. Elle tient compte des trois systèmes mis à l'œuvre par le texte quel qu'il soit – la langue, le sociolecte, l'idiolecte – pour proposer un parcours interprétatif qui réponde aux nécessités de l'objectivation.

Le sens se construit en parcourant des fonds et des formes sémantiques. Il résulte d'une équation intégrant règles linguistiques, normes de discours et de genre, solidarités contextuelles et contraintes situationnelles (Rastier, « Parcours » 232). Les règles linguistiques sont évidemment héritées de la langue. Les normes de discours et de genre relèvent de pratiques sociales. Les solidarités contextuelles sont essentielles : car si les sèmes inhérents sont clairs puisqu'hérités par défaut, les sèmes afférents nécessitent un détour par des interprétants contextuels et /ou externes (intertextuels, situationnels). Ainsi, les lectures littéralistes sous-interprètent parce qu'elles privilégient les sèmes inhérents et les lectures cryptiques, dérivantes ou délirantes surinterprètent en multipliant les traits afférents. Quant aux situations, elles restent des interprétants externes dont l'incidence sur le texte n'est pas à négliger. En conséquence, la sémantique des textes propose une épistémologie (celle des sciences de la culture), une méthodologie (celle de la sémantique interprétative) et une déontologie (située dans une pratique sociale qui requiert le respect du texte et la bienveillance à l'égard de celui qui l'a écrit).

« A la différence de la *signification*, qui résulte de la sémiologie traditionnelle, le *sens* consiste pour l'essentiel en un réseau des relations entre signifiés au sein du texte – et dans

cette perspective, les signifiants peuvent être considérés comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations. Elles demeurent de type perceptif : estimation de similarité, reconnaissance de forme, catégorisation. » (Rastier « Parcours » 2003, 231). Par conséquent, un parcours interprétatif requiert de reconnaître des fonds sémantiques (notamment ceux responsables des impressions référentielles) et d'identifier des formes sémantiques se détachant sur ces fonds. Par exemple, les points de rupture sémantique sont des endroits privilégiés où l'interprète distingue les substitutions ou *transpositions* de fonds et les métamorphoses proprement dits.

L'activité interprétative consiste alors « à élaborer des formes, établir des fonds et faire varier les rapports fond-forme » (239). On distingue trois types d'objet de perception sémantique : les fonds perceptifs qu'établissent les isotopies génériques ; les formes régulières ou sections régulières de formes produites par les isotopies spécifiques ; les formes singulières qu'élaborent les ruptures d'isotopie (allotopies) (Rastier « Parcours » 2003, 238-239).

b) « passages »

Il ne s'agit pas de « morceaux choisis ». Certes, l'expression ne manque pas d'évoquer Lagarde et Michard. Pourtant notre approche du passage diffère de la leur car elle ne cherche ni à illustrer le canon, ni à fournir des échantillons de styles individuels, ni à donner la formule de l'œuvre entière à partir d'une de ses parties.

En effet, l'analyse sémantique prend en compte la succession des intervalles de temps textuel, dans lesquels se déroulent des processus ou se situent des états. D'un intervalle de temps à l'autre, la molécule sémique d'un acteur, qui comprend ses sèmes spécifiques, peut voir ses contenus changer : il y a souvent adjonction ou déletion de sèmes, opérations qui impliquent qu'un acteur évolue, et que ses rôles se modifient aussi selon les intervalles temporels. Autrement dit, il ne suffit pas de parler d'un rôle par acteur pour rendre compte d'une œuvre. L'ensemble des rôles définit la sphère interactionnelle d'un acteur ; leur succession, son histoire interactionnelle. C'est pourquoi il est plus facile dans le temps de la pratique interprétative (généralement brève) de construire le sens d'un court poème ou d'une nouvelle que d'un roman entier. Les passages permettent de sélectionner un type d'interaction entre acteurs, par exemple, ou, comme dit *supra*, l'endroit d'un métamorphisme ou d'une transposition.

En outre, une œuvre comprend des séquences inégales d'un point de vue qualitatif comme quantitatif. Nous posons comme postulat qu'il existe dans chaque texte un ou plusieurs « points d'accès ». Tout enseignant sait que la sélection qu'il fera des extraits à étudier sera capitale pour la « couverture » de l'œuvre. Rastier justifie ainsi le passage retenu : « Le choix du point d'accès semble un des problèmes majeurs de l'herméneutique :

certain passages conduisent à tous les autres ; certains textes conduisent à tout le corpus. En herméneutique religieuse, les rabbins entrent dans la Torah par la *Genèse* ou le *Cantique des cantiques* ; les ministres réformés entrent dans le nouveau testament par la première Epître aux Corinthiens, etc. En bref, le choix du point d'accès détermine pour une part la richesse et la teneur des parcours interprétatifs » (« *Le Survivant* ou l'Ulysse juif », 98, n. 5.). Ces endroits du texte sont déterminés par le global. Ils ne livrent pas la formule magique de l'œuvre mais ils mettent en relation plusieurs lieux du texte entier. En effet, le principe selon lequel le global détermine le local, s'exerce de deux façons : par l'incidence du texte sur ses parties ; par l'incidence de son corpus sur le texte. Nos « points d'accès », nous les avons appelés des « passages », pensant qu'une partie de l'œuvre passait par eux. Pincemin-Rastier (1999) précisent que la caractérisation d'un texte peut partir de n'importe quel niveau de « profondeur » de la classification : « d'une configuration pour arriver directement au discours, d'une section pour identifier le genre, du genre pour caractériser une section, etc. Enfin, la sélection des critères pertinents varie évidemment selon les objectifs de l'application »³¹ (94). C'est pourquoi notre décision méthodologique sera justifiée pour toutes les études. Le cercle herméneutique concerne donc non seulement la relation du tout et de ses parties (ici, l'œuvre et le passage) mais aussi la détermination mutuelle du genre et du texte.

c) « genre »

G. Genette, J.-M. Schaeffer et A. Compagnon rappellent que sur la question du genre la critique a eu le choix entre deux démarches : soit postuler l'existence de genres théoriques idéaux dont les textes ne seraient que des actualisations imparfaites (attitude normative et prescriptive) ; soit produire des genres à partir de réseaux de ressemblances existant entre textes (attitude descriptive de corpus)³². La première tendance a duré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ; elle a voulu faire de la littérature une histoire de réduplication de modèles. La deuxième a dominé le XX^e siècle ; elle a fait apparaître avec plus de clarté que le texte n'est jamais une simple réduplication du modèle générique, même constitué par la classe de textes antérieurs dans la lignée desquels il se situe : tout texte modifie aussi le genre dont il dépend. Ainsi, tout texte reçoit des déterminations génériques : en ce sens, il illustre une propriété générique. Mais en retour, il modifie son genre en introduisant sa particularité dans

³¹ Le terme « application » montre que les auteurs parlent d'études de corpus.

³² Schaeffer en ajoute une troisième, entre les deux autres, l'attitude essentialiste, formatée sur le paradigme biologique opposant l'essence (le genre) et le principe génétique (les textes), caractéristique du XIX^e siècle, et de ses représentants (Hegel et Brunetière). Nous renvoyons à Jean-Marie Schaeffer, « Du texte au genre », in Gérard Genette et alii, *Théorie des genres*, Paris, Seuil, 1986 ; du même auteur, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil, 1989 ; Gérard Genette, « Introduction à l'architexte », *Théorie des genres* ; Antoine Compagnon, *Cours sur « la notion de genre »*, publié en ligne sur le site <http://www.fabula.org/>.

les propriétés de sa classe générique. C'est donc la connaissance de la généralité des normes qui mène à la spécificité du texte.

Prescription comme description des genres ont longtemps cherché des critères qui devaient leur servir de normes ou de traits. De Platon à Hegel en passant par Aristote et Diomède, trois critères principaux ont été utilisés, tour à tour privilégiés mais pas forcément associés l'un à l'autre. Le premier concerne les modes d'énonciation : selon que le poète (narrateur) parle en son nom ou pas, il distingue le narratif du mimétique. Il correspondrait en sémantique à la composante dialogique. Le deuxième a trait à l'objet ou au contenu : selon que les personnages sont de haute valeur morale ou pas, il opère une distinction entre les genres nobles et les genres bas. Il relèverait de l'analyse des molécules sémiques, c'est-à-dire des composantes dialectique et thématique. Le troisième rend compte des moyens prosodiques, rythmiques et métriques, c'est-à-dire tactiques en sémantique interprétative. Ce dernier critère apparaît déjà dans la *Poétique* d'Aristote mais il y est peu développé car, purement formel, il s'apparente à l'application de règles (comme celles du sonnet). La sémantique des textes n'omet aucun de ces critères. Mieux, elle admet qu'ils puissent se combiner deux à deux, trois à trois. Ce qu'elle recherche, c'est une interaction normée entre ces composantes.

Puisque le genre est ce qui relie un texte à un discours (pratique sociale), l'une des déterminations fortes que reçoit un texte est celle du genre. Malrieu-Rastier (2001) distinguent quatre niveaux hiérarchiques supérieurs à celui du texte : les discours qui correspondent à des pratiques sociales (littéraire, juridique, politique, médical, etc.), les champs génériques (théâtre, poésie, récits pour le littéraire), les genres (comédie, tragédie, drame pour le théâtre, roman et nouvelle pour le récit), les sous-genres (romans policier, de formation, par lettres, etc.). Ce sont les sous-genres qui ont été choisis ici comme détermination forte des textes et des « passages ». Ils se définissent comme des lignées de réécritures et doivent eux aussi être spécifiés selon les composantes sémantiques mises en jeu. Ainsi, l'hypothèse de départ appliquée aux genres (que sur le plan sémantique, les genres sont définis par des interactions normées entre les quatre composantes définies sous les vocables de thématique, tactique, dialectique et dialogique dans *Sens et Textualité*) est posée ici aux sous-genres : « Les sous-genres, comme le roman « de formation » ou le roman policier sont définis par diverses restrictions qui intéressent soit le plan de l'expression (par exemple le roman par lettres, le traité versifié), soit celui du signifié. Elles doivent être spécifiées selon les composantes mises en jeu : thématique et dialectique pour le roman policier, par exemple, dialogique pour les romans fantastiques, tactique pour les sonnets liminaires, etc. » (Malrieu-Rastier 2001, 551). La connaissance des genres, comme celle des sous-genres, reste essentielle pour interpréter les textes : elle permet de retenir ou d'éliminer

des interprétants, d'établir des critères de plausibilité des lectures, de contribuer à fixer la référence, fictionnelle ou non.

d) relation entre passage et genre (local et global)

Le principe retenu que le global détermine le local pourrait rendre suspecte l'étude d'un extrait. Or, en postulant une interaction normée des composantes sémantiques par sous-genre, nous partons bien du global pour vérifier son impact sur le local. De plus, le choix du « point d'accès » permet un contrôle par relation contextuelle à d'autres lieux du texte. Enfin, tout palier, si bref soit-il, est rapporté à son contexte : voisinage (syntagme, période) ; autres passages du texte élus pour assimilation ou dissimilation ; autres passages d'autres textes choisis comme interprétants externes. Cette contextualisation permet de valider des traits inhérents ou d'actualiser par propagation des traits afférents.

Dans chaque passage, nous cherchons à mettre en valeur soit l'interaction entre composantes, soit la prééminence d'une ou de deux de ces composantes, en rapport avec le sous-genre auquel le texte appartient. Le second objectif est de mettre en évidence la singularité du texte auquel appartient le passage au sein de sa lignée. En quelque sorte, nous décrivons un moment de stabilisation dans une évolution. Autrement dit, la question de la spécificité est posée à l'intérieur d'une lignée.

Notre démarche est fondamentalement empirique et inductive³³. L'identification du sous-genre se fait soit par lecture externe³⁴, soit par lecture interne. Une fois le sous-genre identifié, nous formulons des hypothèses relatives au type d'interaction normée entre composantes, hypothèses ensuite confrontées aux conclusions de l'analyse du texte et du passage. L'usage singulier du sous-genre apparaît dans cette confrontation. Ainsi, l'approche sémantique globale part de « catégories intuitives » mais elle est combinée avec l'approche empirique et contrôlée par elle. Pincemin-Rastier (1999) précisent que les critères se construisent en fonction de leur application. La linguistique de corpus devrait permettre de refonder ou d'affiner les distinctions intuitives et empiriques entre genres.

III. Comment ?

Notre étude ne prétend pas à l'exhaustivité. La sélection de dix « passages » issus de textes littéraires irlandais et de dix « passages » issus de textes nord-américains dépend d'abord de nos spécialités respectives. Loin de nous l'idée de postuler l'existence d'une

³³ Celle-ci permet de présenter des conjectures ouvertes à la réfutation (cf. Lena Soler, *Introduction à l'épistémologie*, Paris, pp. 47-50).

³⁴ Les informations contenues dans le péri-texte sont interprétées comme des variables globales qui déterminent le local. Elles sont rapportées à d'autres variables comme la classification héritée de la tradition, aussi imparfaite soit-elle.

lignée particulière entre les premiers et les seconds, même si l'immigration irlandaise au nouveau monde n'a pas manqué s'ensemencer la littérature américaine : par exemple, le personnage du *bootlegger* mafieux d'origine irlandaise y a fait son entrée *via* le *hardboiled novel* de Dashiell Hammett et a ensuite cédé la place à d'autres acteurs comme les ouvriers irlando-américains ayant construit le métro new-yorkais chez Colum McCann (*This Side of Brightness*).

La sélection offerte dans cet ouvrage propose un choix d'occurrences de sous-genres, non d'auteurs, pris dans un intervalle de temps (XIX^e-XX^e siècles) qui minimise toute variation diachronique de la langue. Sans cette précaution d'usage, les variations de la langue poseraient d'autres problèmes linguistiques (et sémantiques) que nous n'avons pas souhaité inclure.

Les sous-genres retenus sont : la satire, l'allégorie, le conte folklorique, l'épique, le roman de la *Big House*, le gothique, le comique grotesque, l'épique, le roman policier et le poème d'amour. Ce sont les sous-genres dont relèvent les textes et, comme indiqué *supra*, les « passages » élus. Mais il nous a semblé intéressant de faire varier les champs génériques (poésie en plus du récit³⁵) et les genres (des nouvelles ou des extraits de nouvelle en plus des passages de roman). Pourquoi ? Rastier rappelle souvent dans ses travaux (notamment Malrieu-Rastier 2001) que la description inaugurale de la nouvelle du XIX^e siècle n'est pas une simple occurrence de la description. Autrement dit, le genre de la nouvelle détermine l'*incipit* du texte. D'autre part, nous avons pris le risque de postuler qu'il existe plus de points communs entre une satire qui relève du roman et une satire qui prend la forme d'un poème qu'entre, par exemple, un roman policier et un roman de formation. La tactique traditionnelle du polar, qui place le meurtre avant l'identification du mobile et qui s'oriente du secret vers la révélation d'un processus passé, n'a rien à voir avec celle du roman de formation, dont la chronologie n'est *a priori* pas analeptique. Ainsi, s'il n'existe pas de genres transdiscursifs (la lettre commerciale n'est pas la lettre du discours privé, de même que la lettre du roman épistolaire est une transposition littéraire de la lettre privée), alors peut-être existe-t-il des sous-genres transgénériques comme la satire. Genette rappelle qu'il y a du tragique sans tragédie : l'histoire d'Œdipe racontée reste tragique sans être pour autant une tragédie (« Introduction à l'architexte »).

La question de l'entour se pose de différentes façons. Nous avons dit que son évolution rendait possible de nouvelles interprétations mais aussi qu'elle affectait au parcours interprétatif la tâche de restituer l'entour de la communication initiale. C'est l'une des tâches de la philologie. On ne gagnerait rien d'autre qu'un énorme anachronisme à voir dans *The*

³⁵ En incluant des poèmes, nous avons fait varier le champ générique mais une satire dans un poème n'a-t-elle pas plus de points communs avec une satire dans un roman ou une nouvelle qu'un récit n'en a avec un autre récit ?

Red Badge of Courage un roman sur la guerre du Vietnam. En revanche, identifier les guerres que le journaliste Crane a couvertes à son époque peut nous renseigner sur le type d'allégorie que l'écrivain a produit dans son roman. Une autre direction de recherche s'est ouverte en cours de sélection : certaines lignées sont-elles propres à certains pays et à certaines cultures ou absentes d'autres pays et de certaines cultures ? Le *road-novel*, par exemple, appartiendrait à la tradition nord-américaine, celle où les automobiles ont remplacé les *wagons* des pionniers, celle où la traversée (de l'océan puis du continent) se raconte sur le mode biblique de l'*Exode*. Mais dans sa version individualiste, n'est-il pas aussi rattaché au roman de formation ? En sélectionnant le roman de la *Big House* irlandais, nous avons pris le pari risqué de retrouver son interaction normée des composantes ailleurs qu'en Irlande. Le même pari est fait sur le plan, non plus spatial, mais temporel, puisque l'intertextualité montre que

- a) la lignée n'a pas la même temporalité que l'histoire littéraire et que l'Histoire tout court : la division des études littéraires en siècles et en nations montre ses limites lorsqu'il est mis en évidence qu'un poème de Primo Levi a pour intertexte *The Rime of the Ancient Mariner* de Coleridge et pour référence *L'enfer* de Dante (Rastier, « *Le Survivant ou l'Ulysse juif* »).
- b) Langue, genre et style ont des temporalités différentes dont les unités de mesure sont, respectivement, le millénaire, le siècle et la décennie.

Enfin, nous nous sommes aperçu que la singularité d'un texte relevant d'un sous-genre donné ressortait d'autant plus qu'il pouvait être comparé à un autre de la même lignée.

A plusieurs reprises, nous avons évoqué l'interaction des quatre composantes sémantiques à l'œuvre dans tout texte. Comme notre recherche repose sur l'hypothèse de l'existence d'une interaction normée par genre et par « sous-genre », une définition aussi brève et complète que possible de ces composantes s'impose. Elle s'inspire très largement des travaux de François Rastier³⁶. La *thématique* rend compte des contenus et elle guide l'étude lexicale. Elle définit un thème comme un groupement structuré de « sèmes » (les plus petites unités de signification définies par l'analyse). Un sème générique marque l'appartenance du sémème (le signifié d'un morphème) à une classe, alors qu'un sème spécifique oppose un sémème à un autre au sein d'une classe. Dans chacune de ces deux catégories, un sème inhérent sera hérité du type, tandis qu'un sème afférent sera actualisé par instruction contextuelle ou socialement normée. La *dialectique* rend compte des intervalles temporels dans le temps représenté, de la succession des états qui sont décrits et de l'enchaînement des processus qui prennent place dans ces intervalles. Elle s'occupe donc des actants, des acteurs et des classes d'acteurs (les agonistes), des rôles attribués

aux acteurs/agonistes et des interactions entre acteurs/agonistes. La *dialogique* rend compte des relations modales entre l'univers des acteurs et les mondes qui lui sont rattachés (factuel, possible, irréel ou contrefactuel) : de ce point de vue, elle traite de l'énonciation représentée. Enfin, la *tactique* rend compte de la disposition séquentielle des signifiés et de la disposition linéaire ou non des unités sémantiques. Il convient d'ajouter que ces composantes règlent le sens du texte à tous les niveaux, du palier du texte lui-même jusqu'au morphème, en passant par le paragraphe, la période et la phrase. En outre, tout texte comprend au minimum deux de ces composantes : la thématique et la tactique (même un texte qui se réduirait à la répétition d'un mot mettrait en jeu ces deux composantes). Les composantes peuvent entrer en interaction deux à deux mais aussi trois à trois. Retenons que l'isolement d'une composante pour l'analyse ne résulte que d'une décision méthodologique.

La sélection présentée ici dépend non seulement de critères méthodologiques (contraints, entre autres, par le sous-genre et le point d'accès) mais aussi de choix personnels. Cet ouvrage s'adresse bien à un public de chercheurs. Mais il ne produit pas une théorie de la théorie. Il porte le titre d' « essais » au sens de premières productions de celui qui s'essaie à un genre. Car il s'est saisi d'une hypothèse formulée par François Rastier pour la mettre à l'épreuve des textes.

³⁶ Nous renvoyons sur ce point particulier des composantes à *Sens et textualité* (Livre Premier, Chapitre IV).